

Mercè Boixareu (directrice), *Figures féminines de l'histoire occidentale dans la littérature française*, Paris, Honoré Champion, 2016, 482 pp.

Le livre que nous présentons ici vient compléter les recherches sur les représentations historiques dirigées par Mercè Boixareu dont les résultats avaient vu le jour sous les deux titres que voici : *L'Histoire de l'Espagne dans la littérature française* et *L'Histoire de la France dans la littérature espagnole. Entre francophilie défensive et admiration francophile*¹. Cette fois-ci, le livre en question « propose une étude qui se veut une approximation diachronique et panoramique des figures féminines dans la littérature française » (p. 14)². Consciente de l'envergure de son sujet, Mercè Boixareu précise l'avoir « beaucoup restreint, notamment en [se] centrant sur la représentation des femmes “de l'Histoire” qui apparaissent dans des œuvres de fiction, ce qui reste malgré tout d'une ampleur considérable » (p. 14). Un sujet aussi vaste que celui-ci, même rigoureusement délimité, met à l'épreuve n'importe quel éditeur à l'heure d'organiser l'ensemble des contributions. Le défi, si défi il y a eu, a été largement dépassé. Trente chapitres constituent le corps du travail, sorte de château muni de contreforts très solides : une *Préface*, de Michelle Pierrot ; une *Présentation*, de Mercè Boixareu et une *Introduction*, de Daniel-Henri Pageaux, d'un côté. De l'autre : les *Récapitulations*, les *Conclusions* et un *Index onomastique* qui constitue, avec la *Table des matières*, l'appareil indispensable pour nous repérer dans ce vaste édifice.

Dans la *Préface*, Michelle Perrot met en relief les éléments qui ont contribué, pendant très longtemps, à bannir la femme du domaine de la création littéraire, ainsi que ceux qui ont contribué à fournir une image erronée de la femme, soit parce qu'elle a toujours été vue d'après une optique mâle, soit parce que, vue d'un regard sans préjugés, la prétendue supériorité des hommes aurait eu du mal à émerger. C'est ainsi qu'elle avance bon nombre d'idées, que nous retrouverons au long des chapitres qui suivront, conçues par des esprits considérés éclairés –l'un d'eux, cités par l'auteure, serait Michelet– qui ne se sont souciés de voir chez la femme rien d'autre que l'image véhiculée par la tradition tout au long des siècles. Et ne parlons pas de ceux dont la puissante

¹ Mercè Boixareu, Robin Lefere (dir.), *L'Histoire de l'Espagne dans la littérature française*, Champion, Paris, 2003 et Robin Lefère, Mercè Boixareu (dir.), *L'Histoire de la France dans la littérature espagnole. Entre francophilie défensive et admiration francophile*, Champion, Paris, 2011.

² Tous les numéros de page se rapportent à l'édition ici présentée.

imagination l'a affublée de tout ce dont seul peuvent être capables des esprits bas et mesquins.

Mercè Boixareu expose, à son tour, dans la *Présentation*, le but de cette étude organisée à « partir d'un double critère : la chronologie – de genres, auteurs, œuvres (chronologie générique) – et les figures représentées » (p. 17), en précise les limites et annonce la difficulté à structurer un corpus aux frontières si fragiles, au temps qu'elle essaie de justifier certains travaux dont la présence semble répondre à des intérêts personnels plutôt qu'aux objectifs qu'elle s'était donnés. Il s'agit, en fait, de ce que nous appelons une "déclaration de principe" où, après avoir annoncé et cerné convenablement le sujet, forme et fond sont annoncés par l'auteure, en tout détail, quitte à se prémunir –il nous semble– contre les critiques qu'un travail ainsi conçu est censé amener.

La figure féminine entre dimension légendaire et représentation littéraire, de Daniel-Henri Pageaux, qui constitue l'*Introduction* au sujet proposé, est, si vous nous le permettez, un vrai prélude, – régal pour le lecteur qui s'apprête à entrer dans un domaine dont l'hétérogénéité pourrait le dérouter – esquissant ou plutôt dessinant, avec une grande habileté, tous les thèmes que le corpus du travail met à notre considération. Par la façon dont le sujet est abordé, par sa rigueur dans l'exposition, cette introduction semble appelée à combler certaines lacunes que le corpus du travail – pour des questions inhérentes à sa nature– pourrait présenter.

Quant aux autres "contreforts", – aussi rigoureux, faut bien le dire, que ceux qui leur font pendant, – il y en a deux qu'on dirait tout à fait dans l'ordre des choses : les *Conclusions* et l'*Index onomastique* (dont les limites sont explicitées p. 473). Moins compréhensible, – de prime abord –, le chapitre intitulé *Récapitulations*, dont Mercè Boixareu a fait un vrai compte rendu de lecture. Si le but nous en échappe quelque peu, non pas la justesse des précisions et des remarques ni l'effort de synthèse au moment de mettre en relief les idées essentielles de chacun des chapitres. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à y remettre le lecteur. Il y trouvera un outil beaucoup plus utile que ne le serait un compte rendu venu de notre part sur les deux parties constituant le corps du travail : *Genres et auteurs* et *Femmes de pouvoir, combattantes, intellectuelles et artistes*. Cela nous permettra de passer directement aux *Repères historiques* qui, avec les contributions de Michelle Perrot, Mercè Boixareu et Daniel-Henri Pageaux, ébauchent tous les sujets qui seront développés par la suite.

Sous le volet *Repères historiques* se trouvent quatre articles très intéressants sur l'itinéraire social de la femme, non pas seulement des "figures féminines". Cristina Segura souligne, dans le premier, que même s'il est vrai qu'au Moyen Âge les femmes [jouissaient] de privilèges différents d'après leur condition sociale, « elles [avaient] toutes un point commun : leur subordination

aux hommes de leur même groupe social » (p. 40), subordination qui, les effaçant de la vie publique, contribuait à aiguillonner leur désir d'y accéder. C'est ainsi que les femmes cultivées ont laissé, par leurs écrits, témoignage de ce qu'elles défendaient : leurs capacités intellectuelles, le droit qu'elles avaient à s'exprimer, leur bonté (la femme étant toujours suspecte de quoi que ce soit). M^a Victoria López-Cordón remarque, à son tour, l'évolution de la société vis-à-vis de la famille au long de l'Ancien Régime et signale les avatars qui ont amené certaines femmes à prendre des responsabilités jusque-là accordées au maître : des épouses royales agissant en régentes, d'autres qui gouvernaient en l'absence de leurs maris ou qui se chargeaient de remédier à leurs déficiences. En effet, ce ne sont pas les textes, plus ou moins misogynes répandus au long des siècles qui nous « rendent le mieux compte de la réalité des femmes, mais leur propre prise de conscience de leur valeur en tant qu'êtres complets et rationnels » (p. 55). Si les femmes illustres ont couché leurs inquiétudes sur le papier, d'autres, même analphabètes, ont contribué par leur travail et leur élan à changer le sort des femmes à venir. À la veille de la Révolution, et au moment du déferlement révolutionnaire, aussi bien les unes que les autres ont pris une part active dans l'émeute parvenant par-là à améliorer quelque peu leur sort personnel mais surtout celui de la collectivité. Malheureusement, –Ana Clara Guerrero l'expose par la suite–, elles devaient voir bien vite leurs acquis dérogés : à l'arrivée de Napoléon, puis à la Restauration « s'imposa de nouveau l'idée d'incapacité juridique de la femme, légalement mineure à perpétuité et passant donc de la tutelle du père à celle du mari » (p. 62). L'Histoire –par le vouloir des hommes qui la gèrent– a de ces reculs dont le but n'échappe à personne : éviter que la femme devienne l'égale de l'homme. C'est l'idéal du bourgeois républicain qui soutient, même lorsque la loi de 1850 obligeait « les municipalités de plus de 800 habitants à ouvrir une école primaire pour filles » (p. 64), que « l'accès au savoir [doit] être réservé aux hommes » (p. 64). Et tout cela « au nom d'une différence de nature qui déterminait et limitait [sa] sphère d'action » (p. 67), différence qui convenait tout à fait aux dirigeants d'une société dessinée par et pour les hommes. Cet idéal bourgeois se poursuivra jusqu'à ce que la force des événements vienne changer le sort des femmes : d'un côté, l'industrialisation, qui la fait sortir du milieu domestique ; de l'autre, la première guerre mondiale. Les hommes partis au front, la femme prend des postes qui, jusque-là, leur étaient réservés. Pourtant, on est loin de l'accès de la femme à la culture, de l'égalité légale et juridique qui lui accorde les mêmes droits que l'homme. Pilar Díaz souligne les avatars de la femme au long du XX^e siècle. S'il est vrai qu'elle « n'avait jamais tellement avancé dans la conquête de ses droits » (p. 69), il n'est pas moins vrai qu'il n'en est ainsi que

dans le monde occidental développé. Mais, même là, il y a encore long à faire, du côté de l'homme... et de la femme.

Par son lien profond avec l'Histoire, la littérature témoigne des changements de la société et par-là de l'attitude des hommes vis-à-vis des femmes. Mais la littérature, étant du domaine de la fiction, favorise la construction ou reconstructions de personnages issus des fantasmes des écrivains plutôt que la fidélité aux données attestées par l'Histoire. « L'histoire vraie –a dit Flaubert– ne signifie rien. Change, raccourcis, allonge ! Et ne te préoccupe pas de reproduire exactement les faits ou les caractères » (p. 216). Ces idées, qui sont à la base du travail ici commenté, sont magistralement illustrées et attestées par les textes qui suivent soit à travers les genres littéraires soit à travers les figures individuelles. Quant à la littérature témoin, à travers les genres, du traitement accordé à la femme, voici que l'ambiguïté se dessine depuis le texte se rapportant à la lyrique des troubadours. Il est bien connu qu'elle accorde le rôle du *dominus* à la dame..., pourvu qu'elle ne l'exerce pas véritablement. Si, comme c'est le cas d'Aliénor d'Aquitaine, elle l'entend autrement et agit en *dominus*, elle en est stigmatisée. Les modèles dramatiques du XVI^e siècle, toujours se rapportant à des dames distinguées, « mettent l'accent sur leur faiblesse de corps et d'esprit » (p. 124), mais par le truchement de la passion, on les voit revendiquer l'émancipation « de la tutelle masculine et proclamer leur identité, même si leur désobéissance est sévèrement punie » (p. 124). Les héroïnes tragiques du XVII^e siècle, bien que nobles « elles n'en sont pas moins femmes et donc, au regard de la tradition misogyne dominante, faibles éthiquement » (p. 136). Cependant, on peut les voir agir comme les hommes dans le cas où « le protagoniste tragique se distingue par son comportement d'exception » (p. 136). La nouvelle historique, probablement parce qu'elle a été l'un des domaines où les femmes ont le mieux exercé leurs qualités littéraires, tend à reconnaître leur rôle politique et social. Quand elles sont vues par le regard des hommes, elles s'y voient attribuer des qualités physiques, politiques et séductrices... (Est-ce par hasard que ces qualités, qui ne sont plus viriles dans la seconde moitié du XVIII^e siècle –le terme d'efféminé n'était plus péjoratif à la cour– échoient aux femmes, dans la fiction ?). Les héroïnes objet d'étude dans la tragédie du XVIII^e siècle, « suzeraines autant que patriotes conjuguent magistralement la sensibilité, qui leur est accordée en tant que femmes, et l'engagement social et politique, qu'elles assument dans un monde d'hommes » (p. 176). Ce traitement semble annoncer non seulement une évolution du genre mais « les détours d'une histoire qui commençait à prendre conscience des facultés des femmes » (p. 176). Ce ne serait pourtant pas la Révolution –« la Révolution et Robespierre n'ont jamais été féministes » (p. 180)– qui donnerait suite à cette

prise de conscience, de même que ne le feraient pas les gouvernements venus par la suite. C'est pourquoi les romantiques, qui se disaient en rupture avec l'idéologie dominante, n'ont pas été capables, bien souvent, d'aller au-delà des conventions et sont venus affirmer avec force dans leur théâtre « l'image d'une femme faible, passive, vouée à l'amour et à la sphère du privé » (p. 212). Par leur façon de vivre, leur indépendance ou leur capacité créative, les grandes actrices dont a joui le théâtre romantique ("Femmes-artistes de l'époque romantique" pp. 403-410) étaient aux antipodes des personnages qu'elles représentaient sur la scène qui répondaient aux « désirs et à l'idéologie du public qui les applaudissait » (p. 212). Comme elles, George Sand, par sa condition de femme engagée et d'artiste, a troublé une société « qui [chassait] les femmes de la sphère publique et les [replaçait] pour longtemps [...] dans la sphère du privé » (p. 394). C'est par la plume des romanciers voués au roman historique, devenu le roman populaire, que nous avons connu des héroïnes de fiction « qui ont eu un rôle dans l'Histoire, au même titre que n'importe quel personnage de roman » (p. 197), mais aussi des personnages féminins ayant « marqué l'histoire de leur sceau » (p. 263) dont le romancier a reconstruit le portrait d'après l'Histoire, les racontars et son imagination. Probablement parce que « la légende est-elle plus belle et plus intéressante que la vérité » (p. 263) ces faux portraits sont les seuls que connaisse le grand public. Ce sera aux romanciers des dernières décennies du XXe siècle « de réviser ou du moins de troubler les stéréotypes misogynes qui pèsent encore sur les représentations des femmes célèbres de l'Histoire » (p. 266).

Le sort des femmes qui ont été étudiées individuellement ne diffère pas trop des autres femmes même si leur destinée les a rendues des êtres d'exception. Souvent liées aux intérêts dynastiques, elles « n'ont pas eu le droit de vivre leur vie ou de répondre à leurs sentiments ; [...] forcées à des mariages d'intérêt ; [...] humiliées, même parfois immolées » (p. 307) comme dans le cas d'Inès de Castro. « Messagère de Dieu, hérétique et relapse, soutien de la France et de sa Monarchie » (p. 309) Jeanne d'Arc a été "recréée" par des *dits*, des *mystères*, des *tragédies*, qui ne lui ont épargné aucun des attributs possibles accordés à la femme, ainsi que par la plume de grands écrivains – Shakespeare, Schiller ou Voltaire lui-même – qui ne lui ont fait grâce d'aucun de leurs fantasmes masculins. Protectrice de dissidents religieux et d'artistes, Marguerite de Navarre semble la seule à avoir été épargnée, par rapport aux autres figures. Son portrait se dégage des vers des « écrivains [qui] lui surent gré, dans leurs éloges et leurs dédicaces, de son mécénat » (p. 352). Marot, l'avait ainsi définie : « Corps féminin, cœur d'homme et teste d'Ange » (p. 353). Les démarches politiques qu'elle a dû faire lors de l'emprisonnement de son frère, les engagements en tant qu'épouse du roi de Navarre, entre autres, ne l'ont pas

empêchée, –chose peu courante à l'époque–, de se montrer comme « une femme créatrice qui, en outre, [décida] de diffuser ses livres à travers l'imprimerie » (350). Ce faisant, elle frayait la voie aux femmes écrivaines, dont Marguerite de Valois, fille de son neveu Henri II, ainsi décrite dans "Muses et mythes du XVIe siècle" (pp. 107-118) : « [Marguerite de Valois] suivit l'exemple de ses grand-tante et tante en protégeant les lettres, fut politiquement agent double (Lazard, 1994 : 333)³ et monnaie d'échange, et ses *Mémoires* sont réputés les premiers d'une femme publiés dans la littérature française » (p. 110). Son sort, malheureusement, a été de ceux qui semblent faits pour nourrir la littérature. Sur le pamphlet *Les Crimes des reines de France*, paru pendant la Révolution, elle « n'est que l'une des reines débauchées, assassines et malfaisantes de cette galerie monstrueuse » (p. 373), ce dont a profité Alexandre Dumas pour recréer le portrait de *La Reine Margot* à la manière que nous lui connaissons. Non content de la discréditer du point de vue culturel, –ce n'est pas nous qui répéterons ses mots– Dumas montre à travers son personnage « pourquoi les femmes ont été privées de la citoyenneté en 1789, et pourquoi elles doivent le rester » (p. 374). Élisabeth Ière aurait eu tous les atouts pour être la cible de Dumas, « son statut de reine vierge et de femme galante entourée d'une multitude de favoris au rôle mal défini » (p. 380) en a bien fait la proie de quantité de créateurs avides d'intrigues amoureuses. À l'égale de Marguerite de Valois, elle « tend à devenir un personnage de fiction » (p. 380), moins connu probablement que la reine Margot, mais embelli et magnifié par l'opéra. Et que dire de cette Charlotte de Belgique qui « n'a cessé de fasciner les écrivains, qu'ils soient biographes, romanciers, dramaturges ou psychanalystes » (p. 412) ? Agir en *dominus*, on la bien vu, mérite le blâme de ceux même qui en bénéficient, et le sarcasme n'a pas été épargné à cette femme régente de l'Empire du Mexique.

Même « avec les risques qu'entraîne cependant la projection de notre façon de voir sur le passé », comme le dit Béatrice Didier (p. 408), le lecteur ne peut pas délaissier l'invite qui lui est proposée, au long de cette variée galerie, à juger du rôle joué par la littérature dans l'établissement de l'image de la femme. « De l'image plus ou moins stéréotypée que nous trouvons dans la *canço*, les *vidas* ou les *razos*, où l'identité de la femme diluée dans les vers des troubadours peut être vue aussi bien de façon positive que d'après « le bagage culturel misogyne transmis par l'éducation conventionnelle de l'époque » (p. 80), aux multiples visages de la femme glanés au long de ce parcours littéraire,

³ *Marguerite de France, Reine de Navarre, et son temps*, Madeleine Lazard et Jean Cubelier (éds.), Agen, Centre Matteo Bandello, 1994.

il y a bien le passage de six siècles d'Histoire. Six siècles pendant lesquels les écrivains n'ont pas hésité à la présenter sous une optique mâle, où ils se sont plus à lui trouver des défauts très rentables en littérature, comme en témoignent ces mots de Mirebeau : « la femme n'est pas un cerveau, elle est un sexe, rien de plus. Elle n'a qu'un rôle dans l'univers, celui de faire l'amour » (p. 282), mots qui dénigrent davantage celui qui les prononce que la femme elle-même. Le monde a-t-il si peu changé que nous ayons encore à accepter que ce soit le regard de l'homme qui "crée" la femme ? Lorsque ce sont les femmes qui se sont exprimées, elles ont témoigné de leurs capacités intellectuelles ; quand elles ont eu à suppléer les hommes, elles ont été capables même de les dépasser dans leurs fonctions ; lorsqu'il s'est agi de prendre la relève des maris partis à la guerre « au-delà du soin hospitalier ou de la fourniture de vivres, la femme [a] conduit des tramways, fait tourner des usines » (p. 235) ; s'il a été question de veiller à leur famille, aux malheureux, aux démunis, elles ont trouvé de quoi donner chaleur et courage..., pourquoi donc tant d'auteurs se sont plus à en faire l'image de leurs fantasmes, pourquoi se sont-ils plus à rabaisser les qualités qu'ils leur connaissaient si ce n'est que pour mieux sauvegarder un statut dont ils voudraient tenir le droit absolu ? Villon avait rassemblé dans ses *Dames du temps jadis* « douze figures féminines du monde et de la culture de [son] époque [...] qui incarnent, presque, l'ensemble des femmes du monde » (p. 105), leur accordant des adjectifs toujours élogieux. S'agirait-il, uniquement, d'une certaine condescendance envers ces dames qui ne sont plus, ou bien d'une vision de la multiplicité d'aspects que revêt la femme et du respect qu'on lui doit en tant qu'être humain ?

Qu'elles soient les bienvenues, ces *Figures féminines de l'histoire occidentale dans la littérature française* que nous vous invitons à lire attentivement. Si le sujet se veut unique, les travaux qui l'intègrent, aussi intéressants les uns que les autres, se veulent d'une grande diversité. La femme, devenue ici *figure féminine*, y est vue à travers six siècles d'histoire littéraire, ce qui veut dire six siècles de soumission à la volonté et à l'imagination du mâle, mais aussi six siècles au long desquels elle n'a pas cessé de revendiquer ses droits et de se montrer dans toutes ses possibilités. S'il est vrai que, tel que nous l'avions dit, « ce ne sont pas les textes [...] qui rendent le mieux compte de la réalité des femmes, mais leur propre prise de conscience de leur valeur en tant qu'êtres complets et rationnels » (p. 55), il n'est pas moins vrai que c'est par eux que le lecteur parvient à développer son esprit critique et à évaluer la capacité de chacun des auteurs dans cet art du mensonge littéraire, autant que, par la prise de conscience de la place et du rôle accordés à la femme dans chacun de ces textes, il se sent interpellé à travailler à la construction d'une

société où hommes et femmes pourront développer, dans la diversité, leurs propres capacités.

Nos félicitations à Mercè Boixareu et à tous ceux qui ont contribué par leur travail et leur enthousiasme à établir cet éventail de *figures*, petit échantillon d'un univers grandiose, c'est-à-dire *imposant, magnifique, majestueux, sublime* impossible à délimiter.

Lídia Anoll Vendrell